



Le stand de la galerie Steinitz, écrin de boiseries et tapisseries digne des plus grandes biennales des antiquaires d'antan.  
Crédits@RaphaelMetivet

## À la Tefaf Maastricht, la magie de l'art fait oublier le monde en guerre

Malgré le conflit au Moyen-Orient, le désir d'achat des collectionneurs et institutions n'a pas faibli dans ce royaume de l'antiquité de qualité muséale. L'Europe et surtout l'Amérique ont assuré le bon démarrage de la grande foire néerlandaise qui ferme ses portes le 19 mars.

C'est fou à quel point la planète art a la faculté de se mettre dans sa bulle pour oublier les chaos du monde. Sous l'immense hall du Mecc (Maastricht Exhibition and Conference Centre) égayé de fleurs, la 39<sup>e</sup> édition de la Tefaf (The European Fine Art Fair) a des allures de forteresse, alors que la guerre fait rage au Moyen-Orient. Rempart à toutes formes de dépression qu'elle aurait pu engendrer, la grande foire néerlandaise, avec ses 276 exposants (36 nouveaux) et un fort contingent de Français, a fait le plein pour ses deux journées VIP (plus 5 % jeudi et vendredi), précédant l'ouverture au public, le week-end. La fréquentation des musées est même en hausse de 10 %, avec 450 institutions accompagnées de leurs directeurs, conservateurs et mécènes.

Le moral des troupes ? Toujours au plus haut, faisant fi de tous les conflits. Les assidus étaient là, pour ne rien rater dès la première minute. Ils ont succombé à la magie de cette foire unique en qualité. Le bouche à oreille les a guidés vers les raretés cachées. De divins boutons (46) à motifs de fleurs sur ivoire peints au XVIII<sup>e</sup> siècle par la marquise de Grollier, et jamais sortis de la famille des Roussy de Sales par descendance, à Canesso, plus habitué de la grande peinture italienne. Une minuscule reine d'échec en ivoire d'un inconnu de Norvège du XII<sup>e</sup> siècle, ancienne collection baronne Alexandrine de Rothschild et Maurice Rheims, chez Brimo de Laroussilhe. Une paire royale de vases figurant la campagne d'Espagne du duc d'Angoulême, vers 1818, perchée en haut du stand de Camille Leprince et vendue à un privé. Ou un miroir anglais Georges I ou II (1720-1730) au milieu des tapisseries et boiseries féériques du stand de Benjamin Steinitz dignes des Biennales des antiquaires d'antan à Paris.

[Click here](#) to read the complete article.